

Comme il le fera souvent par la suite il décline son sujet (*La crève*), il l'épuise pour en tirer un autre livre, pour alimenter sa production.

Dard a trouvé un nouvel angle, ce sera l'histoire d'un des membres du peloton d'exécution qui, bouleversé par son acte, pratique une sorte de rachat impulsif en s'enfuyant avec la sœur de sa victime, promise elle aussi à la vindicte des vainqueurs. Elle ignore qu'il a participé à l'exécution de son frère. Ils tombent amoureux, leur amour est sous la menace imminente de la révélation de ce secret.

Comme avec Simenon Nous sommes en plein «roman de la destinée» : le drame de l'homme au prise avec son destin, le pathétique de la condition humaine. A cause d'un événement tragique, le héros se voit contraint d'aller jusqu'au bout de lui-même ; pour assumer sa malédiction intime, il sera conduit inexorablement vers le drame, la destruction de son amour.

La lente et difficile conquête de soi menée au fil de péripéties diverses possède une tonalité typiquement simenonienne, mais Dard a perçu la nécessité de contrebalancer l'aspect introspectif du récit par l'adjonction d'un volet «action» qui accroche le lecteur avec ses précipices, ses scènes spectaculaires. (Cette force d'évocation dans le récit d'action deviendra sa marque de fabrique) ; il décrit le métier de routier avec talent (la dédicace à des routiers et titre du roman en font foi), ce récit accessoire étoffe le livre pour atteindre la pagination voulue.

Frédéric Dard est un écrivain qui n'a pas encore connu le succès.

Il ne doute pas de son talent mais il doit encore imposer son commissaire dont le succès égalera celui de son illustre prédécesseur. En attendant, il va travailler dans l'ombre des auteurs arrivés, leur proposer ses services, adapter leurs textes pour le théâtre, domaine où il excelle, mais ceci est une autre histoire...

Une autre curiosité de ce texte est d'avoir eu une seconde vie sous la signature de Marcel Prêtre, d'abord chez nos voisins Suisses sous le titre «*Deux visas pour l'enfer*» aux éditions "A la Baconnière" (Neuchâtel) en 1955,

puis en 1983 au Fleuve Noir, (la maison d'édition dont le patron, Armand de Caro, était devenu entre-temps le beau-père de Frédéric Dard), sous le titre «*Mort en sueur*», Spécial Police N°1811.

Les 61 premières pages sont écrites dans un style différent, style que Dard utilisait quand il écrivait sous divers pseudonymes (Valmain/Carter, Chabrey, etc.).

Ce prologue se substituant à «*La Crève*» pour amener en situation le texte de *bataille sur la route*, très fidèlement reproduit en transposant le cadre du récit de la France pendant l'épuration à un pays d'Amérique latine en révolution.

Les noms des personnages ont à peine changé : P'tit Louis est devenu Luisito, Hélène est Eléna...

Peut-on imaginer que Frédéric Dard soit passé à côté d'un plagiat aussi évident de *Bataille sur la route* ? Pour ma part, j'en doute fortement et j'en tire des conclusions que je garderai pour moi, eu égard à la volonté des héritiers des protagonistes de laisser Marcel Prêtre jouir à titre posthume de la réputation d'écrivain de talent.

Frédéric Dard restera donc un auteur masqué !

Thierry Cazon mai 2007

[4] Autant afficher la couleur : je ne considère pas Dard comme un très bon styliste, notamment à cause des effets mélodramatiques dont il parsème ses romans et qui distraient l'attention du lecteur. Son noir a parfois, comme chez William Irish, des reflets de rose... Mais quelques phrases saisissantes, son sens extraordinaire des situations et son art de doter ses personnages d'une réelle capacité de souffrance rachètent cent fois ces défauts.

[5] Sur cet épisode, voir le bulletin n°1 des Polarophiles tranquilles.

[6] Que le nom de cette famille soit Lhargne n'est évidemment pas un hasard...

[7] La transfiguration finale de Franz - qui sera passé par les armes, lui aussi ! - rappelle celle de Petit Louis, en moins païenne. Le fait que ce soit Dard qui ait effectué l'adaptation théâtrale de *La Neige* achève en tout cas de rapprocher les deux ouvrages, même si l'entreprise s'acheva sur la brouille des deux amis.

Les Polarophiles Tranquilles seront présents aux Terrasses du Polar qui se tiendront à Septime et à Marseille les 29 et 30 septembre et au 20^e festival du Livre de Mouans Sartoux du 5 au 7 octobre 2007. Ils seront heureux de vous rencontrer sur leur stand.

APPEL A TEXTES !

Les Editions Reflets Noirs recherchent des auteurs de polars, policiers, romans, ... désireux de se faire publier et de faire découvrir leurs créations.

Nous recherchons également des auteurs susceptibles de travailler et d'écrire sur la région Rhône-Alpes, mais pas spécifiquement.

Nous vous demandons d'envoyer vos manuscrits par la poste. Les textes reçus ne seront pas retournés. Merci d'avance, Au plaisir de vous lire.

CONTACT :

Editions Reflets Noirs
M. BONDON Malory
240, chemin des Drevets
38250 Lans en Vercors
<http://www.reflets-noirs.com>
<<http://www.reflets-noirs.com/>>
editions-reflets-noirs@laposte.net

Numéros précédents :

- n° 1 : Simenon au théâtre ÉPUISÉ
- n° 2 : Enquête sur trois auteurs masqués : Graham Greene, Frédéric Dard et Romain Gary
- n° 3 : Glose de styles, Le choc Simenon / Dard
- n° 4 : La littérature policière au féminin L'œuvre théâtrale de Frédéric Dard.
- n° 5 : La maladie de Chooz, un Frédéric Dard dans la Série Noire.
- n° 6 : Prisonnière à Venise, une nouvelle de Gérard Morel.
- n° 7 : Les mystères de la Série Noire : Londres Express.
- n° 8 : Les naufragés de Graham Greene.
- n° 9 : La Série morte était noire.

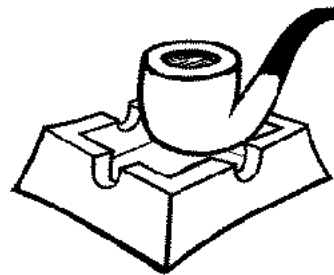
Les anciens n° sont disponibles sur simple demande au siège de l'association.



Si ce numéro vous a plu, adhérez aux POLAROPHILES TRANQUILLES

Responsable de la publication :
Thierry CAZON
86, avenue de Grasse
06400 CANNES
Tél. 04 93 38 20 69
cazon.t@9online.fr

N°ISSN : 1951-2414



Les Polarophiles Tranquilles

BULLETIN DE LIAISON N° 10

Septembre 2007

Editorial

AVIS AUX AMATEURS DE FRÉDÉRIC DARD

Le choix des deux livres analysés dans ce bulletin a fait l'objet d'une longue réflexion. Ce choix nous permet une nouvelle approche de l'œuvre de Frédéric DARD.

A travers ces deux livres, nous partons à la découverte de l'homme,

C'est un programme ambitieux car l'extraordinaire succès des aventures du commissaire San-Antonio est venu brouiller les pistes, occultant le reste de l'œuvre. Frédéric Dard s'étant laissé dépasser par son personnage, allait finir par lui abandonner sa propre signature. Ce renoncement lui laissa une blessure dont l'importance est difficile à évaluer à postériori, nous y reviendrons.

La crève fait partie des livres les plus personnels et les plus importants de Frédéric Dard, il dévoile un auteur écorché vif qui ne peut s'empêcher de témoigner du spectacle insoutenable de la vengeance exercée par la populace assoiffée de sang auquel il a assisté. Il transcrit son émotion sans atténuer le trait, tel qu'en lui-même il percevait son époque.

Si la critique et ses confrères réagissent favorablement, les lecteurs qui n'ont pas eu le temps de retrouver la sérénité nécessaire pour apprécier les qualités de ce texte, ne sont pas au rendez-vous.

Batailles sur la route écrit quatre ans plus tard en constitue la suite par la reprise des mêmes personnages mais le temps a passé, le point de vue a évolué.

Ce livre est situé à la charnière de la carrière de Frédéric Dard.

C'est le dernier livre de la période lyonnaise où Frédéric Dard rêvait de se faire un nom dans la grande littérature.

Il décida cette année là de tenter sa chance à Paris, de quitter le milieu littéraire lyonnais, plutôt bienveillant à son égard, pour se confronter avec l'univers littéraire impitoyable de la capitale, suivant en cela la voie tracée par Simenon.

Les prochains bulletins abriteront encore de nombreux articles consacrés à ces grands auteurs que nous vous proposerons au fur et à mesure de l'avancement de nos travaux. Pour cela nous serons obligés d'aborder certaines parties discrètes de leurs activités.

Concernant Frédéric Dard, notre propos est encore et toujours de rendre à l'écrivain sa véritable dimension.

Il fallait que quelqu'un s'y attelle.

Thierry CAZON
Président des Polarophiles Tranquilles

FRÉDÉRIC DARD OU LA CRÈVE D'ÊTRE HOMME

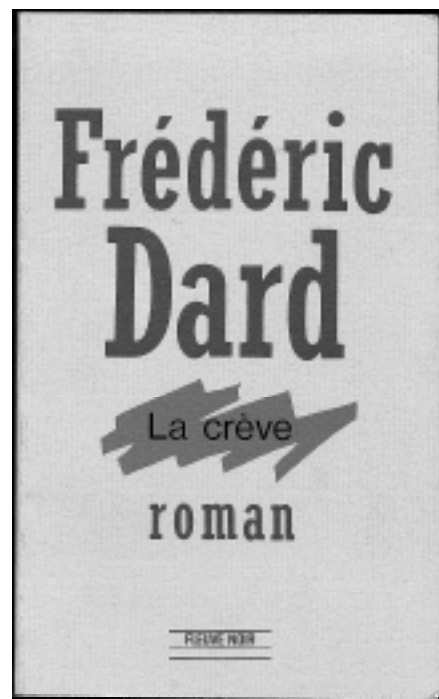
Par Julien Dupré

- Les idiots, ils sont tous à la fenêtre, moches comme des fesses. Leur joie est hideuse. Regardez leurs gueules ! Je me demande comment j'ai pu vivre au milieu d'eux si longtemps. Maintenant, leur bidoche m'étouffe, il me semble que je suis prisonnier dans le frigo d'un abattoir. Avant, ils se piétinaient sur les places : Vive Pétain ! Aujourd'hui ils attendent...

Frédéric DARD, *La Crève*, pages 63-64.

Pour tous ceux qui voudraient voir en Frédéric Dard seulement le créateur de San-Antonio, *La Crève* (1946) offre un excellent contre-exemple, et peut-être même le meilleur accès à l'œuvre entière de cet écrivain mal connu. Dard lui-même avait gardé une tendresse particulière pour ce roman^[1] où éclatent simultanément tout le pessimisme et la férocité qui nourriront ses œuvres ultérieures et l'humanisme qui fera plus tard le lit des enquêtes du commissaire San-Antonio^[2].

sur internet : www.polarophile.com



- Dard, on le sait, a commencé à écrire jeune : c'est à dix-neuf ans qu'il ouvre, avec *La Peuchère* (1940), le bal des nouvelles, contes et petits romans dont il nourrira jusqu'en 1949 divers éditeurs lyonnais. Pour autant ce jeune auteur ne pêche pas par excès d'idéalisme ou de naïveté ! L'époque (la guerre de 39-45), le perpétuel jeu de chat et de la souris avec l'occupant comme entre bons Français le lui interdisent d'emblée. Et tous les livres que Dard publie à cette époque (*La Mort des autres*, *Croquelune*, *Les Pèlerins de l'enfer*, titres révélateurs !) trahissent son dégoût devant ces Français moyens fantoches qui joignent à la délation et au profit de tous les intérêts une étrange bonne foi (« après tout il faut survivre... »). Cette foule qui semble illustrer avec un zèle écoeurant toutes les figures de l'Exégèse des lieux communs de Bloy, elle nous accompagne jusqu'à *La Crève*, peinture hallucinante d'une Libération vue dans le prisme d'une famille « collabo » et que terrifie l'approche du règlement de compte.

D'où vient pourtant que le balancement entre peur et mesquinerie de ces quatre personnages (le fils était milicien, la fille a « fauté » avec l'occupant, les parents ont jeté sur tout ça le manteau de Noé), nous paraisse si exact ? que ces petits bourgeois dignes de Marcel Aymé nous bouleversent ? Parce qu'il y a, au-delà des outrances et des artifices de style d'un jeune auteur très

imprégné de Simenon [3] – les surabondances de métaphores et de « comme » scandent littéralement le texte [4] – la lucidité de l'homme sensible, trop sensible pour se taire ou apporter de l'eau au moulin du manichéisme bons-mauvais Français. Tout a commencé par un fait réel : le lynchage d'un milicien au cours de la libération de Lyon, scène dont Dard fut un témoin direct. Il en fut suffisamment secoué pour commencer à rédiger *La Crève* un an plus tard, mais en procédant à l'envers, l'exécution sonnante comme l'aboutissement logique d'un long processus dont il allait nous décrire les mille détails factuels et psychologiques. Ne pas juger, ne pas se bercer des couplets patriotiques que la maison Aragon-Triolet produisait alors en série, comprendre ce qui a pu jeter une famille dans la collaboration :

décidément
Simenon ne pouvait
avoir disciple plus
fidèle.

Cette exactitude est celle, aussi, de la rigueur et de la simplicité tragiques. On n'ose penser aux mouvements de foule qu'un visionnaire comme Zola eût tiré de cette Libération. Dard choisit l'option inverse : une épure de réalisme, un décor unique (la famille se terre dans la chambre d'un camarade milicien du fils), quatre héros, et la restitution de leurs états d'âme comme unique moteur de l'action. Simenon ne tenait pas le « modèle vivant » à la Zola en grande estime, préférant « entrer dans la peau » du personnage et dépeindre ses réactions immédiates dans un milieu social et familial restreint, arrivant ainsi à sa « vérité intérieure ». Dard a, là aussi, retenu la leçon, et même lorsque l'affront de *La Neige était sale* [5] le fit rompre avec son mentor, il privilégiera toujours dans ses livres décors simples et nombre réduit de personnages.

Les voici donc « en action », Petit Louis, sa sœur Hélène, le père et la mère. Ils vont vivre sous vos yeux pendant une nuit et un jour. Regardez-les entassés, le soir, sur l'unique lit de la chambre, unis comme des bêtes dans la chaleur commune mais chacun seul, au fond, avec sa douleur, ses regrets, sa nausée (au sens sartrien) ; ce carrefour de

sensations permet à Dard de conduire simultanément les rêveries et les aspirations de chaque personnage. Le livre est bâti comme un quatuor musical, chaque protagoniste produisant une sorte de « note mentale » différente selon le degré d'humanité de chacun. Et dans les larmes de la mère, la résignation du père, la haine morne de Petit Louis, le romantisme d'Hélène, dans l'orchestration de ces quatre solitudes, alternent ombre (l'avenir) et lumière (les souvenirs d'enfance).

A leur écoute, nos certitudes chancellent, nos « c'est bien fait » s'évanouissent. On croyait plonger, à la suite de Dard, dans le gouffre du Mal absolu, on ne croise que quatre malheureux que l'esprit d'Occupation a vidé de leur substance, avec leurs aigres, leurs petites, leur instinct bestial, mais aussi leur désespoir, leur peur de n'être plus que des monstres. Et le cri du jeune milicien, tueur aveuglé d'idéologie qui comprend, soudain, ce qu'il est devenu : « Le sang se lave, dis, Hélène ? », en dit long sur la pitié que Dard lui conserve. Ces héros immobiles, en réalité ne cessent de courir, de courir après cette humanité dont ils se sont laissés dépouiller.

Lorsque la Libération finit par extirper cette famille de son trou, on craint un moment le déséquilibre qui pourrait s'ensuivre pour le roman. Mais non. Car de la hargne individuelle [6], en vase clos, on passe à une bestialité plus générale encore, à ce « chemin de haine » qui



conduira les parents en prison, Hélène à la tondeuse du coiffeur et – nous y voilà – Petit Louis au poteau d'exécution. C'est pourtant à ce moment-là, lorsque tous quatre touchent le fond du cauchemar, que chacun se voit révéler sa propre condition d'homme. Arrêtons-nous sur la mort de Petit Louis, la scène la plus éclatante du livre, où le passé vient illuminer le présent : – Feu ! Il entend « feu », il pense « feu », dans un lointain plaisant, aussi irréel que les paysages contenus dans l'armoire à glace, à l'époque de sa maladie. Un fouet chaud lui frappe doucement la poitrine, un rire radieux s'éteint dans une brume dorée... Ce n'est pas un pantin en taffetas produit par la Collaboration que l'on fusillera, mais un homme, dans toute l'acception du terme, redevenu tel au prix d'une transfiguration dont Simenon, dans *La Neige était sale* (1948), s'est peut-être inspiré [7]. Que le Dard de 1946 soit noir, on ne peut le nier. Mais ce noir-là ne nous aveugle pas, n'embrume pas le réel comme dans les actuelles vaticinations de Michel Houellebecq : il le révèle.

Derrière son pessimisme affiché, *La Crève* n'est pas autre chose que la progression de quatre personnages vers leur propre humanité, celle que l'Occupation leur a déniée et que la Libération leur révélera cruellement. « Tu es capable de bonté », avait déjà fait observer à Petit Louis sa sœur Hélène (qui fera son propre chemin vers l'humain dans *Batailles sur la route*, publié en 1949, mais c'est une autre histoire). Et c'est bien cet « honneur d'être homme » que Dard traque par-delà les tares physiques et morales, les mauvaises odeurs et les pensées troubles de ses quatre héros, tout au long de ce livre poignant.

15 décembre 2006.

Dernière édition de *La Crève* : Fleuve noir, 1989 (épuisée).

[1] Rappelons que *La Crève* fut pendant longtemps le seul roman de jeunesse réimprimé du vivant de Frédéric Dard (en 1989).

[2] Les deux veines conflueront encore de temps à autre, de manière inattendue : témoin cette enquête de San-Antonio, *A tue... et à toi* (1956), excellente histoire d'amitié trahie sur fond de sadisme et de manipulation.

[3] Le jeune héros milicien de *La Crève* se nomme Petit Louis. Il me semble y voir un hommage direct à un autre Petit Louis, celui de *Cour d'assises* (1941) de G. Simenon. L'analogie est d'autant plus remarquable que tous deux, victimes de leur existence douteuse, ne peuvent ni défendre ni se justifier à l'heure du châtiement, par manque de temps comme de volonté.

BATAILLES SUR LA ROUTE

Editions Dumas à Saint Etienne 1949

Réédition Fayard 2004

Par Thierry Cazon

Avant d'aborder ce texte, j'ai relu *La Crève* de Frédéric Dard et je suis fasciné par la similitude du sujet avec « *La neige était sale* » de Simenon, aussi j'ai eu du mal à me détacher de ces deux livres pour revenir au second texte de Frédéric Dard.

Tout me crie que *La neige* est la réplique de Simenon à *La crève* de Dard, l'interprétation du sujet par le « Maître », la leçon à l'élève, si doué soit-il.

(la suite de cette confrontation, car l'affaire ne s'arrêtera pas là, a été largement relatée dans les numéros 1 et 3 du bulletin des Polarophiles).

C'est à vous maintenant, lecteur passionné, de lire ou de relire *La crève* et *La Neige était sale* pour confronter les deux textes et forger votre propre opinion ! Mais parlons maintenant de *Batailles sur la route*.

Commençons par une chronologie sommaire :

1945 - Nous découvrons *La Crève*, livre écrit à chaud sur les événements tragiques dont Dard a été un témoin direct.

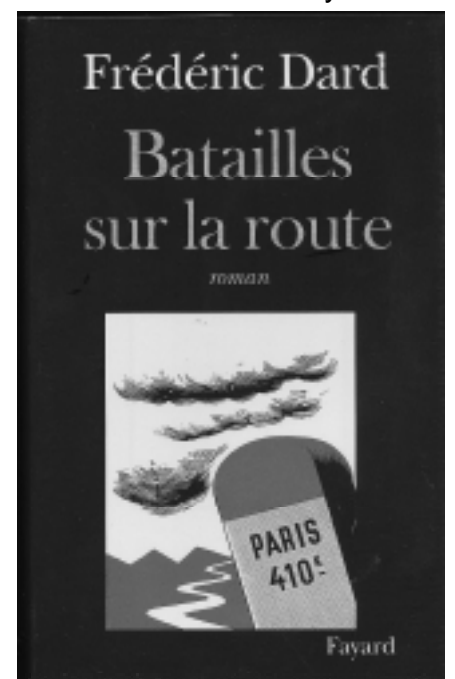
Ce livre est paru à Lyon en 1946 aux Editions Confluences (500 exemplaires) à côté des titres publiés aux Editions de Savoie (*La mort silencieuse*, *Le mystère du cube blanc*) également publiés en 1945.

Suivent : *Le cirque Grancher* aux Editions de Savoie en 1947 et *Batailles sur la route* aux Ed. Dumas, St. Etienne, en 1949.

Ce texte peut être considéré comme une suite à *La Crève* ; il débute par l'exécution de Petit Louis qui terminait *La Crève*.

L'illustration de la couverture originale, reprise sur la jaquette de la réédition (Fayard 2004), semble prémonitoire de l'attraction irrésistible de la capitale.

F. Dard va imiter Simenon en



« montant » tenter sa chance à Paris. Il pose ses pénates aux Mureaux, près de Meulan dans un pavillon de banlieue.

1950 c'est l'adaptation pour le théâtre de *La neige était sale* de Simenon ; la pièce fut créée le onze décembre 1950 au théâtre de l'œuvre, l'adaptation en est co-signée par Simenon et Frédéric Dard, elle connut un énorme succès.

Laissons la parole à Frédéric Dard dans la préface de *Batailles sur la route* :

« Ceci n'est que l'histoire d'un homme qui cherche sa vérité à travers la folie d'une époque, les rigueurs de son métier et la force de son amour.

Vous allez assister à son aventure et sans doute aurez-vous fréquemment envie de lui souffler à l'oreille le parti à prendre, la conduite à observer, tellement vous le verrez anxieux et désespéré ».

Bien qu'il nous captive et que nous le lisons d'une seule traite, *Batailles sur la route* est un texte mineur, caractéristique de l'évolution de Dard, une approche plus professionnelle de son « artisanat ».